



ACTION !

Préface de Jean Kehayan

Voilà que grâce à un de ces grands hasards de la vie* je me suis retrouvé face à « un terroriste à la retraite ».

Des gens de cette engeance j'en ai connu une légion. Mais les miens avaient en commun d'être juifs, communistes et de chanter yiddish entre eux. De ces femmes et de ces hommes à qui l'époque n'avait pas laissé de choix.

Jean-Devaivre c'est une autre histoire. Lui fait partie de cette moitié de l'humanité qui a vu le passage des criquets au-dessus de sa vie. Une circonstance qui engendre deux attitudes : se mettre peureusement à l'abri, la tête dans les épaules, ou s'emparer du premier lance-flammes venu et foncer sans jamais tourner la tête.

Voilà comment je me suis retrouvé à partager un whisky avec un vieux monsieur, ordinaire dans sa mise, extraordinaire à l'heure où chacun se penche sur son bilan.

En le voyant parler, remuer photos et cadres de ses souvenirs, dans une maison chaude, suintant de situations héroïques et de vie je me suis mis à imaginer le jeune Jean-Devaivre, dentellier de la pellicule, retravaillant un « Boudu sauvé des eaux » trop long, trop lourd, trop indigeste.

J'imagine que cet homme a toujours porté dans sa bandoulière de ciseaux et d'objectifs professionnels cette valeur en voie de disparition qui s'appelle la rigueur.

Avec cette angoisse rigolarde qui vous taraude sans cesse pour rappeler que ce que l'on est en train de faire est forcément perfectible.

C'était aussi en cet heureux temps où les films duraient quatre-vingt-dix minutes.

Aujourd'hui la vacuité du propos est remplacée par des bavardages et des plans dont on se persuade qu'ils entreront dans l'histoire du cinéma.

Ce qui engendre l'invariable critique des spectateurs unanimes : c'est trop long !

Notre homme avait bien trop de respect pour la pellicule pour s'offrir le luxe d'en gâcher un centimètre.

Et puis il a vécu en cette époque où tout était pauvre, où l'on ne jetait rien, où l'on ne gaspillait pas le talent. Il se sera donc évertué à transformer en or tout le plomb que la vie quotidienne apportait sur son plateau.

Et du coup ces mémoires notées avec le souci de ne pas perdre un seul détail vont se transformer en une formidable anthologie de la naissance du vrai

cinéma français confronté à cette indigence qui contraint d'être bon pour deux.

Qui surtout trouve la parole, puis la couleur et encore le Kinopanorama.

Il fallait oser travailler pour les Allemands afin de mieux combattre l'ennemi de la civilisation, mieux griller les criquets vert de gris.

Sans la minutie de Devaivre que saurait-on de l'aventure de la Continental, la maison de production de l'occupant, soucieuse de préserver pour sa propagande ce que l'occupé a de plus précieux : son talent.

Tout ce que ce pays a compté de noms honorables pendant trois décennies va défiler dans les pages qui suivent. Avec aussi le sentiment que la science cinématographique serait bien peu de chose sans la conscience de l'homme.

N'en doutons pas, l'humanité perdurera tant que ne sera pas anéanti l'esprit de résistance, cette façon d'être un héros naturellement, sans calculer, en refusant la raison qui imposerait de tourner sept fois sa grenade dans sa poche avant de faire exploser un train nazi.

Rien dans cette existence qui puisse ressembler aux angoisses du résistant sartrien. Celui qui, assis, s'interroge et qui ose se demander ce qui du confort ou de la liberté mérite sacrifice !

La question n'a pas eu le temps d'être énoncée que Devaivre est déjà loin dans l'action. Le train est pulvérisé quand d'autres s'interrogent pour savoir si le chemin de fer a bien été inventé.

Les gens sérieux. Oui les gens dits sérieux, ceux qui aiment hausser les épaules en signe de compréhension complaisante, ceux qui parlent de naïveté, qui concèdent de l'audace et de la générosité lorsqu'il suffit de penser que sans spontanéité l'homme n'aurait jamais été humain.

C'est sûrement le neuvième sens qu'une partie de nos congénères ne possède pas. Ce sens qui contraint à être droit, honorable, fidèle, amical, courageux. Au moins pas lâche.

Et puisque nos temps redeviennent encore déraisonnables, il faut si bon se rappeler que l'antiracisme, à tous les sens du terme reste notre valeur fondatrice, le socle d'existences qui savent seulement reconnaître le talent lorsque les autres disent juifs, communistes, noirs, verts...

On en revient aux sauterelles avec ceux qui les ont vues ou les ont imaginées, et les lobotomisés de la générosité.

C'est là, peut-être, que gîte le déshonneur de l'homme, celui dont la finalité n'est pas d'abord de donner, celui dont le seul moteur est le goût du lucre. Heureusement que le cinéma reprend toujours ses droits et fait défiler les hommes, les images, les situations.

En son temps on traversait les mers avec des avions pilotés comme par des gamins qui se fauillent sur leurs mobylettes.

Au hasard d'un atterrissage de bonne fortune on se trouve nez à nez avec un Malraux qui emmagasine jour après jour le sel de 'La condition humaine'.

Les exploits et les hommes ne manquent pas dans cette anthologie qui est aussi un voyage dans la période la plus fertile du XXème siècle, lorsque le totalitarisme nazi était la seule évidence à combattre, que le soviétisme triomphant ne donnait pas encore à imaginer à tous qu'il deviendrait le deuxième cancer de la civilisation.

Ce qui est sûr, c'est que la traversée de cette époque aux bras et aux émotions de ce beau cinglé de cinéma qu'est Jean-Devaivre donne une dimension de plus aux témoins qui méritent le titre d'Homme.

C'est fou ce que son univers en est peuplé mais à la réflexion en connaît-on tellement de ces héros capables d'un tel don de soi ?

Ils n'en ont que plus de prix puisqu'un seul d'entre eux nourrit l'honneur de milliers d'autres, engoncés dans la peur. Je pense à Sakharov, à Germaine Tillion, à Léonide Pliouchtch. Je pense à Mandela, à Primo Lévi, à Pierre Mendes-France. Quelques noms gravés aux faîtes de ma mémoire et qui viennent nous rafraîchir aux heures sombres où nous désespérons de l'humain, celui qui s'entasse volontairement dans le loft méprisable des existences grégaires.

Il a donc côtoyé et partagé avec ces êtres humains dont le philosophe Tzvetan Todorov dit si joliment qu'ils « nous montrent qu'on peut résister au mal sans se prendre pour une incarnation du bien ».

Le nom de Jean-Devaivre est revenu sur le devant de l'actualité lorsque utilisant ses mémoires, Bertrand Tavernier a voulu faire un film de la vie de cet homme, usant et abusant des poncifs de la résistance, de ces jeunes hommes vigoureux qui bravaient le danger sur des bicyclettes encore plus spectaculaires lorsqu'elles étaient bleues.

Certes Jean-Devaivre fut un affoleur de braquets. Mais souquer ferme sur son vélo n'a jamais fait les navigateurs glorieux. Il fallait avoir bien peu de talent ou bien peu de compréhension de l'esprit de résistance pour transformer une épopée en historiette.

Plaise au ciel que Jean-Devaivre trouve en lui la force et les successeurs qui se mettront aux manettes pour qu'un nouveau 'Laissez-passer' de quatre-vingt-dix minutes redonne à notre héros toute sa dimension.

Celle qui rend chacun d'entre nous un tout petit peu plus honorable, un tout petit moins gris que l'air du temps...

Jean Kehayan

*Grand hasard de la vie : en 1978 j'ai écrit un livre avec mon épouse Nina, pour relater ma connaissance du totalitarisme soviétique à travers le prisme de vie quotidiennes partagées.

Au lendemain d'un passage chez Bernard Pivot j'ai reçu un message me disant : « ça va être très dur pour vous, mais continuez ... Résistez ! »

C'est par ces mots que Jean-Devaivre est entré dans ma vie.